

Estévan s'affaissa sur ses piquets arrachés par Oroche. Un calme imposant avait succédé au tumulte.

Le désert était silencieux comme le camp. La lune n'éclairait plus les évolutions des rôdeurs indiens, tous avaient disparu, semblables à ces rêves sinistres que chasse le retour de la lumière. C'était ce morne silence précurseur de l'orage.

Ce calme, du reste, avait quelque chose d'effrayant. Il n'annonçait pas une de ces surprises dans lesquelles un ennemi inférieur en nombre dissimule sa faiblesse par l'impétuosité de son attaque, tout prêt à lâcher le pied si on lui résiste. C'était le répit avant le combat, accordé par des ennemis impitoyables qui se recueillent un instant pour engager plus sûrement une lutte à mort.

— Oui, fiez-vous-y, disait à Baraja le vieux Benito, et dans un quart d'heure d'ici vous allez entendre les hurlements de ces diables rouges retentir à vos oreilles comme les fanfares du jugement dernier. C'est moi qui vous le dis, quoique je connaisse peu les mœurs des Indiens.

— Laissez donc ! reprit Baraja d'un air consterné, vous êtes l'homme le plus érudit en fait de tigres et d'Indiens que j'aie jamais vu, quoique, à vrai dire, vous pourriez être plus consolant. Plût à Dieu qu'il me fût permis de douter de la vérité de vos paroles !

— Il est des choses qu'il est toujours facile de prévoir. On peut prédire au voyageur qui s'endort dans le lit desséché d'un torrent que ses flots l'emporteront à son réveil ; que les Indiens qui connaissent la position de leurs ennemis et s'éloignent un instant, comptent leurs guerriers pour les attaquer. On peut prédire à coup sûr que plus d'un parmi eux poussera son cri de mort, comme beaucoup d'entre nous auront à dire leur *in manus* ; mais qui seront ceux-là ? voilà ce que nul homme ne saurait prédire. Connaissez-vous quelques prières des agonisants, seigneur Baraja ?

— Non, dit lugubrement l'aventurier.

— J'en suis fâché, car ce sont de ces petits services que l'on peut se rendre entre amis, et si j'avais la douleur, comme il est raisonnable de s'y attendre, de vous voir scalpé, puis égorgé...

Le vieux vaquero fut interrompu par des hurlements qui retentirent au loin, puis se rapprochèrent du camp.

Malgré le sens toujours sinistre des paroles de l'ancien pâtre, son sang-froid parmi les plus grands périls, sa résolution si fortement empreinte d'un fatalisme consolant soutenait le courage moins ferme de Baraja. Au moment où celui-ci frissonnait malgré lui à ces hurlements de guerre, qu'il faut avoir entendus pour en apprécier l'horrible harmonie, il jeta un regard sur Benito pour puiser dans son maintien un peu de la philosophie qui n'abandonnait jamais le vieillard.

La clarté des feux frappait vivement ses joues flétries. Pour la première fois, un nuage de tristesse résignée paraissait étendu sur son front penché. Ses yeux étaient humides comme si une larme allait s'en échapper. Baraja fut frappé de ce chan-

gement. Il appuya sa main sur le bras du vieux pâtre, Benito releva la tête :

— Je vous comprends, dit-il, mais l'homme a ses instants de faiblesse. Que voulez-vous ? je suis comme celui que le son de la trompette arrache à son foyer au moment où il pense le moins à le quitter. Au milieu de ces hurlements, j'entends là-haut le son de la trompette qui m'appelle, et, tout vieux que je suis, j'ai quelque peine à quitter mon foyer. Je n'ai ni femme ni enfants que je puisse regretter, ou qui aient à me pleurer, mais j'ai un vieux compagnon de ma vie solitaire dont je ne puis penser sans douleur à me séparer. C'est du moins une consolation pour le guerrier indien de savoir que son cheval de bataille partagera son tombeau et de croire qu'il le trouvera de cette façon dans la terre des Esprits. Combien de fois n'avons-nous pas parcouru les bois et les savanes ensemble ! que de fois n'avons-nous pas supporté tous deux l'ardeur du soleil, la faim et la soif ! Ce vieil et fidèle ami, c'est mon cheval, vous le devinez. Je vous le donne, ami Baraja, traitez-le doucement, aimez-le comme je l'aimais, et il vous aimera comme il m'aime. C'était le compagnon de celui qui fut étranglé par un tigre ; de nous trois, il va rester seul à présent.

En disant ces mots, le vieillard désigna du doigt un vieux et noble coursier qui, parmi la troupe de chevaux sellés, le cou arqué par sa bride attachée au pommeau de la selle, mâchait encore fièrement son mors. Benito s'avança vers lui, flatta de la main sa robuste croupe, et, ce moment de faiblesse passé, son visage reprit son impassibilité habituelle.

En recouvrant son sang-froid, le vieux pâtre était revenu aussi à ses habitudes de tout prévoir, quitte à glacer de terreur ceux qui l'écoutaient.

— Écoutez, dit-il à Baraja, pour vous remercier des soins que vous prendrez de mon vieil ami, je puis vous apprendre, pendant qu'il en est encore temps, un verset du psaume des agonisants, cela peut vous servir à vous comme...

— Eh bien ! s'écria Baraja en voyant que le vieillard n'achevait pas, avez-vous quelque effrayante nouvelle à m'annoncer ?

L'ancien vaquero ne répondit rien ; mais l'aventurier sentit le bras de Benito serrer convulsivement le sien. Le spectacle qui frappa Baraja était plus terrible que la plus terrible des réponses du vieillard. Ses yeux roulaient dans leurs orbites, et l'une de ses mains essayait vainement d'étancher le sang qui coulait d'une large blessure. Une flèche venue en sifflant s'était enfoncée dans sa gorge ; Benito tomba en s'écriant :

— Il n'arrive que ce qui doit arriver. Allez, ajouta-t-il en repoussant les soins que Baraja essayait de lui donner, mon heure est venue... pensez à mon... vieil ami...

Les flots de sang qui sortaient de sa blessure lui coupèrent la parole.

En ce moment, les mieux montés des Apaches se montrèrent dans la plaine éclairée par la lune.

Les voyageurs qui n'ont rencontré que des Indiens *mansos* (civilisés) se feraient difficilement une idée,